

NATASHA TREMBLAY

LE REFUS DE L'INTERPELLATION COMME ACTE DE RÉSISTANCE CULTURELLE DANS LE POÈME SPEAK WHITE DE MICHÈLE LALONDE

Résumé

Cet article porte sur le poème québécois *Speak White* de Michèle Lalonde, paru en 1968 lors d'une ère de changements culturels, sociaux et économiques au Québec surnommés la « Révolution tranquille ». L'analyse du poème est abordée dans une perspective postcoloniale proposant que Lalonde rejette l'hégémonie anglophone au Québec en refusant l'interpellation provenant de la classe dominante anglophone et en utilisant la force lyrique de la langue française comme contrepoids culturel et acte d'affirmation identitaire.

Mots clés : postcolonialisme, Québec, hégémonie, interpellation

Introduction

Depuis la Conquête de la Nouvelle-France par l'Empire britannique, une part importante du pouvoir économique de ce qui deviendra la province francophone du Québec se trouve entre les mains des anglophones. Encore aujourd'hui, plusieurs entreprises basées au Québec sont menées par des PDG unilingues anglophones qui ne peuvent communiquer avec leurs employés québécois francophones dans leur langue; c'est le cas notamment d'Air

Abstract

This article examines Michèle Lalonde's Quebec poem *Speak White*, which appeared in 1968 during an era of cultural, social, and economic change in Quebec known as the "Quiet Revolution". I analyze the poem from a postcolonial perspective, proposing that Lalonde rejects Anglophone hegemony in Quebec by refusing the interpellation of the Anglophone ruling class and using the lyrical force of the French language as a cultural counterweight and an act of identity affirmation.

Key words: postcolonialism, Quebec, hegemony, interpellation

Canada, de la Banque Laurentienne, d'Alimentation Couche-Tard (un des détaillants en alimentation les plus importants du pays), et du cabinet mondial d'ingénierie SNC-Lavalin (TVA Nouvelles). Le poème de 1968 *Speak White* de Michèle Lalonde, déplorant l'insulte éponyme qui était communément employée par les patrons anglophones à l'endroit des travailleurs francophones, est ainsi toujours d'actualité. En effet, en novembre 2021, le PDG d'Air Canada, Michael Rousseau, a provoqué une vague de réactions médiatiques après avoir prononcé un

discours entièrement en anglais à la Chambre de commerce de Montréal et avoir affirmé qu'il ne voyait pas l'utilité d'apprendre le français malgré son poste (Journet). Paul Journet, chroniqueur du média québécois *La Presse*, a rappelé que la fameuse expression évoque ainsi toujours une réalité que vivent plusieurs travailleurs francophones et a d'ailleurs révélé sur Twitter qu'il avait « quelques témoignages d'ex-employés d'Air Canada qui se sont déjà fait dire "*Speak White*" parce qu'ils se parlaient français entre eux ».

Revenons donc au poème de Lalonde qui pointe du doigt cette expression. Au Québec, les années 1960 ont été marquées par des changements socioéconomiques rapides, communément appelés la « Révolution tranquille ». Période souvent considérée comme l'entrée du Québec dans la modernité, elle est notamment caractérisée par « [une] classe moyenne émergente [qui] lutte pour avoir davantage de mainmise sur les ressources économiques du Québec, et [par des tentatives] de redéfinir le rôle et l'identité

de la société francophone du Canada » (Durocher). Concrètement, la nationalisation de l'hydroélectricité ainsi que le remplacement du rôle de l'Église catholique par le gouvernement provincial québécois au niveau institutionnel sont venus définir cette ère de réforme.

Mais la Révolution tranquille est peut-être d'abord et avant tout une construction littéraire de la part des intellectuels québécois de l'époque, cherchant à représenter le Québec comme étant une société libre de la mentalité colonisée du passé (Green 255). C'est dans cette optique que j'analyserai le poème *Speak White* de Michèle Lalonde, datant de 1968. Lalonde a rédigé l'œuvre pour une soirée-bénéfice en soutien à Pierre Vallières et à Charles Gagnon¹, arrêtés aux États-Unis et extradés au Québec (Girard). Le poème de Lalonde a été popularisé lorsque cette dernière l'a récité à la *Nuit de la poésie* le 27 mars 1970, et il est connu comme étant un acte de revendication contre la domination culturelle, littéraire et linguistique anglophone.

¹¹ Les deux hommes étaient des « felquistes », soit des membres du Front de libération du Québec, un organisme ayant comme conviction que le Québec devait se libérer de la domination anglophone et du capitalisme par la lutte armée (Laurendeau et McIntosh).

Dans cette recherche, je démontrerai comment le poème se sert de la force lyrique de la langue française pour refuser l'interpellation de la classe dominante anglophone et rejeter leur prétendue supériorité culturelle et littéraire. J'aborderai l'œuvre dans une perspective postcoloniale, en débutant avec une mise en contexte historique, socioéconomique et culturelle de sa rédaction et de sa performance.

J'enchaînerai la recherche avec le concept psychanalytique de l'interpellation selon Althusser et la résistance à celle-ci, et je démontrerai en quoi les outils lyriques et stylistiques de ce poème sont la manifestation du refus de l'interpellation comme acte d'affirmation identitaire. Enfin, la conclusion de cette recherche affirmera qu'afin de rejeter la domination culturelle anglophone, Lalonde s'attaque à l'interpellation dans son poème et utilise le lyrisme et la force de la langue française pour présenter une alternative culturelle au peuple québécois.

La « race » canadienne-française : un subalterne en Amérique

La Conquête de la Nouvelle-France par l'Empire britannique en 1763 a mené à la marginalisation des Canadiens français dans les décennies à suivre. À la suite d'une série de rébellions armées dans le Bas-Canada (l'actuel territoire du Québec) lors des années 1837-38, les autorités britanniques ont envoyé John George Lambton, 1^{er} comte de Durham, en Amérique du Nord britannique, afin d'enquêter sur les causes des rébellions. Dans son *Rapport sur les affaires de l'Amérique du Nord britannique*, ce dernier arrive à la conclusion que les conflits armés résultaient d'une guerre entre les « races » anglaises et françaises habitant la région (Buller *et al* 7).

Il fait état de la question du peuple canadien-français, soulignant notamment deux facteurs majeurs les empêchant d'être un peuple « éclairé » : le maintien des institutions françaises, dont le régime seigneurial (un système féodal) et l'Église catholique; ainsi que leur domination par une puissance étrangère. Sur les institutions françaises, Lord Durham affirme qu'à l'époque de la

colonisation du Canada, elles étaient peut-être plus que celles de toute autre nation européenne, destinées à réprimer l'intelligence et la liberté de la grande masse du peuple, et que celles-ci continuaient à réprimer le peuple canadien-français de son époque (11). Il explique que le colon canadien-français fut placé à la fois dans une vie de travail constant et invariable, de grand confort matériel, et de dépendance féodale, alors que l'autorité ecclésiastique à laquelle il avait été habitué établissait ses institutions autour de lui, et le prêtre continua à exercer sur lui son ancienne influence (12). C'est l'image d'un peuple vivant sous l'emprise d'un régime archaïque et répressif limitant leur potentiel.

Au niveau de leur domination depuis la Conquête de la Nouvelle-France par l'Empire britannique, Durham affirme que les Canadiens français sont un peuple sans histoire, ni littérature, car leur lien avec la France a été rompu après huit décennies d'assujettissement à une puissance étrangère (132). Il constate également que, malgré les efforts des Canadiens français de préserver leur nationalité distincte, leur assimilation vers l'anglais est inévitable comme c'est

la langue des riches et des employeurs (133). Ce portrait souligne l'aliénation des francophones en Amérique du Nord britannique depuis la Conquête, ainsi que leur lutte cherchant à protéger leur identité.

C'est également une image d'un peuple appauvri, ignorant et sans culture à préserver, et c'est pourquoi Lord Durham recommande d'unir la colonie du Bas-Canada avec celle du Haut-Canada – composée principalement d'une population anglaise et fidèle à l'Empire – afin de se servir du poids démographique des anglophones pour graduellement remplacer les institutions et la langue françaises par les institutions et la langue anglaises, qui seraient moins répressives et aliénantes (134-35). C'est pour les sortir de ce perçu état d'infériorité que Lord Durham dit désirer donner aux Canadiens français le caractère anglais (131). Tel que noté par Green, c'est un discours colonial faisant état d'une mission civilisatrice britannique typique du XIX siècle (252-53). Le rapport Durham fait état d'un peuple dépourvu de pouvoir politique et économique en raison de leur langue française et de leurs institutions répressives. Les Canadiens français sont donc le subalterne;

inférieurs, subordonnés, et à la merci du discours colonial anglais (Culler 118).

Plus d'un siècle après le rapport du Lord Durham (et de la mise en place de sa recommandation d'unir le Haut-Canada et le Bas-Canada), le felquist Pierre Vallières, alors emprisonné à Manhattan, écrit son essai *Nègres blancs d'Amérique* (Lacombe). L'œuvre a fait l'objet d'une tentative de censure de la part du gouvernement canadien, accusant Vallières de « libelle séditionnel », mais les poursuites ont été abandonnées en 1973 (Hébert *et al* 476-77). Tout comme Lord Durham, Vallières pointe du doigt les institutions françaises de l'époque de la colonisation, l'Église catholique, et la domination anglophone, comme étant des facteurs empêchant l'épanouissement du peuple canadien-français. Toutefois, contrairement au Lord Durham, qui emploie le langage des Lumières en exprimant son souhait de voir le peuple canadien-français devenir éclairé, Vallières a une vision socialiste du sort des Canadiens français – qu'il compare aux Noirs américains – et lie l'émancipation des francophones à la lutte pour leur libération de l'emprise du capitalisme et de la domination anglaise :

La lutte de libération entreprise par les Noirs américains n'en suscite pas moins un intérêt croissant parmi la population canadienne-française, car les travailleurs du Québec ont conscience de leur condition de nègres, d'exploités, de citoyens de seconde classe. Ne sont-ils pas, depuis l'établissement de la Nouvelle-France, au XVIIe siècle, les valets des impérialistes, les « nègres blancs d'Amérique » ? (791)

Dans l'introduction de son essai, Vallières fait un survol de l'histoire de l'Amérique française en tenant compte de la condition perpétuelle d'exploitation des travailleurs francophones par les classes fortunées. Vallières souligne le rôle des institutions coloniales françaises : le haut clergé est devenu « la véritable classe dirigeante » et le système seigneurial a mené à des terres insuffisantes, appauvries, moins productives et surpeuplées (874). Par ailleurs, Vallières lie l'oppression provenant du clergé à celle provenant de l'Empire britannique, rappelant que « les Anglais avaient toujours l'appui du clergé » au moment des rébellions de 1837-38, et que l'Église « se mettait à prêcher l'obéissance à l'autorité établie »

(908). La fondation du Canada en 1867, selon Vallières, n'était qu'une « vaste transaction financière opérée par la bourgeoisie sur le dos des travailleurs du pays, particulièrement les travailleurs du Québec », qui a ensuite été enrobée d'un discours sentimentaliste sur l'unité des deux « races fondatrices » (967). Un siècle après la fondation du Canada, il affirme que l'élite politique québécoise n'a toujours pas pu améliorer le sort des ouvriers canadiens-français :

Les travailleurs du Québec sont écœurés des discours, des drapeaux, des hymnes et des défilés. Ils veulent des industries à eux, le contrôle de la vente et de la consommation de leurs produits, le pouvoir politique et la sécurité économique, le privilège d'étudier et de participer aux découvertes de la science, etc. (1012)

Effectivement, un nouveau facteur opprimant les Canadiens français, selon Vallières, résulte de la fondation du Canada : le transfert progressif de l'hégémonie financière canadienne de l'Empire britannique vers les financiers américains (1024).

Il considère la Révolution tranquille comme étant largement insuffisante au niveau des réformes institutionnelles et

que les travailleurs ne profitent pas de l'argent public d'investi (1256). L'introduction de l'essai conclut avec le constat que les Canadiens français, race inférieure en Amérique, se révolteront :

[Les] nègres blancs d'Amérique sont déterminés à briser une fois pour toutes le joug de l'esclavage et à prendre en main le contrôle de leur propre destinée. Après trois siècles de muette et inutile soumission de tout un peuple à vos intérêts d'exploiteurs, [...] il ne faudra pas vous attendre à ce que la révolte populaire en gestation se préoccupe, messieurs les bourgeois et messieurs les évêques, de ce qu'il adviendra de vos privilèges, lorsqu'elle éclatera, impitoyable et inévitable aboutissement du système d'exploitation et d'asservissement que vous avez vous-même mis en place et développé. (1319)

Autant Vallières que Lord Durham font état d'une « race » canadienne-française qui serait, à part une certaine élite instruite, principalement composée de travailleurs dépourvus de pouvoir politique et économique en raison à la fois de la domination anglophone et de leurs propres institutions désuètes.

Ils sont le subalterne au Canada, et c'est précisément la perspective qui est évoquée dans le poème *Speak White* de Michèle Lalonde, écrit en hommage à Vallières. L'expression « speak white » est un ordre de parler la langue du maître, l'anglais; le français est la langue du mineur, de l'esclave, du nègre (Maïsetti 177). L'expression fort répandue au XIX^e siècle était communément entendue sur les chantiers ou dans les usines où les patrons anglophones « imposaient leurs lois jusque dans la parole » et elle était également employée dans la Chambre des communes du Canada (177-78). Bien que l'expression tombât en désuétude dans les années 1960, Maïsetti suggère que Lalonde s'en ressaisit pour la réactiver dans le contexte de la Révolution tranquille (178). L'utilisation d'une expression plutôt obsolète dans le poème, à mon avis, est un moyen d'évoquer le long passé de l'altérité des Canadiens français. Dès la deuxième strophe, Lalonde juxtapose l'infériorité perçue des francophones à la supériorité des anglophones : « nous sommes un peuple inculte et bègue / mais nous ne sommes pas sourds au génie d'une langue / [...] / speak white ». Le poème vise autant les Britanniques que les Américains, ce qui

rappelle la transition d'un maître, l'Empire britannique, vers un autre, les financiers américains, chez Vallières :

nous sommes un peuple peu brillant
 mais fort capable d'apprécier
 toute l'importance des crumpets
 ou du Boston Tea Party

La manière dont elle passe d'un maître anglophone à l'autre évoque l'universalité de la soumission des Canadiens français, « de Westminster à Washington » (Lalonde). Qu'ils soient dominés par des patrons britanniques ou américains, ils sont un peuple dominé, un subalterne. Lalonde fait d'ailleurs illusion aux dures conditions de travail des ouvriers francophones : « nous sommes un peu durs d'oreille / nous vivons trop près des machines ». L'anglais est la langue des patrons, utilisée pour s'adresser aux travailleurs : « oui quelle admirable langue / pour embaucher / donner des ordres ». Tel qu'affirmé par Lord Durham plus d'un siècle avant la rédaction du poème, Lalonde illustre l'anglais comme étant la langue de l'argent, la langue des riches, mais elle est également la langue de l'exploitation :

parlez-nous production profits et
 pourcentages
 speak white

c'est une langue riche
 pour acheter
 mais pour se vendre
 mais pour se vendre à perte d'âme
 mais pour se vendre

Le poème représente les Canadiens français comme un peuple d'une race jugée inférieure aux anglophones – autant les Anglais que les Américains – et qui est exploitée chez elle : « speak white and loud / qu'on vous entende / de Saint-Henri à Saint-Domingue ». Même dans les quartiers ouvriers francophones, il est impossible de s'échapper, au Québec, de la domination culturelle anglophone.

L'interpellation anglophone

La section précédente fait état de l'aliénation des Canadiens français dans une société dominée par la culture anglophone les entourant. Pour mieux comprendre cette réalité, je définirai cette aliénation en fonction du cadre théorique de la psychanalyse. Selon Lacan, les structures sociales et les lois incarnées dans le langage relèvent d'un ordre symbolique, selon lequel chaque signe est composé de deux parties : le signifiant, qui est le porteur de sens, et le signifié, qui est le sens produit (Lapsley 80). Le

sens découle de la relation entre différents signifiants, et l'ajout de signifiants à la chaîne des éléments signifiants peut changer le sens produit (80). Le problème du langage, selon Lacan, est l'absence de l'Autre, car les signifiants qui permettraient à un sujet de s'exprimer sont absents; il est toujours pris entre différents signifiants (81). Un des résultats de l'absence de l'Autre est l'aliénation; sans signifiants, il n'y a pas d'identité, mais simplement de l'identification (81). L'être humain doit s'identifier à des signifiants, mais il ne peut les choisir; son identité lui est assignée par interpellation, soit, l'idéal que l'on souhaite qu'il incarne (81). Bien qu'il n'y ait pas de soi antérieur à la constitution du sujet dans la chaîne des éléments signifiants, le sujet ressent que son vrai soi a été en quelque sorte perdu et trahi; c'est de là que découle le sentiment d'aliénation (81). L'interpellation provient de toutes les institutions d'une société, que ce soient les écoles, les milieux de travail, l'état, les tribunaux, etc., et tant que cette interpellation est réussie, ces institutions maintiennent leur autorité (82). Selon le théoricien marxiste Althusser, les idéologies dominantes dépendent du bon

fonctionnement des mécanismes d'interpellation afin de maintenir leur pouvoir (83).

Lalonde imite l'interpellation provenant du groupe dominant anglophone dans *Speak White*. L'histoire, la culture, et la littérature anglaises évoquées dans le poème sont associées à une perception de grandeur et de supériorité :

Speak white
il est si beau de vous entendre
parler de Paradise Lost
ou du profil gracieux et anonyme qui
tremble
dans les sonnets de Shakespeare

La première strophe du poème évoque certaines des plus grandes œuvres de la littérature anglaise et la valeur que la société les attribue. La culture littéraire canadienne-française, quant à elle, serait perçue comme étant nettement inférieure : « [...] pardonnez-nous de n'avoir pour réponse / que les chants rauques de nos ancêtres » (Lalonde). Les Canadiens français sont interpellés; leur culture littéraire est incomparable à celle des anglophones, et il est dans leur intérêt de s'intéresser à la culture du maître et de « speak white ». Les Canadiens français, qui n'ont comme histoire celle d'un

« peuple-concierge », contrairement aux anglophones, avec leur « Grande Charte » et leur « monument à Lincoln » (Lalonde). Il est d'ailleurs clair dans le poème qu'il s'agit d'une interpellation provenant du groupe dominant; le locuteur propageant cette conception de la supériorité de la culture anglophone, est l'anglophone lui-même, qui « parle » aux Canadiens français :

pour parler du gracious living
et parler du standard de vie
et de la Grande Société
un peu plus fort alors speak white
haussez vos voix de contremaîtres

Le poème démontre ainsi l'interpellation que subissent les Canadiens français; le groupe dominant les interpelle avec une chaîne d'éléments signifiants qui ont comme sens la supériorité de la culture anglophone. Ce serait aux Canadiens français de délaisser leur culture inférieure, et d'accepter de « speak white », car l'anglais serait « une langue universelle / nous sommes nés pour la comprendre » (Lalonde). Cette interpellation tente de solidifier la suprématie de la langue et de la culture anglaises.

Cela dit, selon Althusser, si un individu ne reconnaît pas l'identité qui lui

est assignée comme étant sa véritable identité, il n'acceptera pas l'idéologie qui l'interpelle (Lapsley 83). Comme le sujet ne coïncide jamais avec le signifiant, la résistance est possible et l'interpellation peut être refusée (83). Selon Homi Bhabha, l'instabilité de l'identité et du sens est ainsi une occasion pour les peuples postcoloniaux d'explorer et de forger une identité très différente de celle qui les a été assignée (83). Ce refus de l'interpellation se trouve dans *Speak White*. Lalonde utilise l'ironie pour souligner le contraste entre l'interpellation voulant l'infériorité littéraire des Québécois et son propre poème, riche de vocabulaire, et présenté avec clarté et éloquence lors de la *Nuit de la Poésie*. Son poème rejette l'identification de la « parlure pas très propre » des Canadiens français par la force de sa propre maîtrise de la langue française (Lalonde). En effet, d'autres auteurs de la Révolution tranquille, dont Gaston Miron et Jacques Godbout, ont également traduit l'identité linguistico-culturelle québécoise avec une juxtaposition similaire « des tournures proches de la langue parlée à des formules très soignées, éloquentes » (Jeanmaire 196). Ce poème démontre que

la langue des Canadiens français n'est pas « une langue à jurons » ne valant rien (Lalonde). La langue française des Québécois, par son style unique et sa force lyrique, est marqueur d'une identité d'un peuple résilient qui ne se soumettra pas à l'interpellation anglophone.

En effet, la poésie est « une arme capable de produire une saisie du québécois en langue parlée par un peuple, maître et possesseur de son histoire : déjà une défense et illustration de la langue québécoise – un geste politique en acte et en mots » (Maïsetti 178). Le poème manifeste le rejet de l'interpellation de la culture dominante anglophone et se réapproprie l'identité des Québécois. Lalonde évoque d'ailleurs la riche culture littéraire canadienne-française en notant « le chagrin de Nelligan », un grand poète canadien-français. Elle rejette la prétendue grandeur de la langue anglaise, « avec ses mots lacrymogènes / avec ses mots matraques ». La langue anglaise en serait une de violence et de domination, plutôt que la langue commune et universelle.

C'est d'ailleurs à travers la culture de langue française que l'identité québécoise s'est solidifiée. La Révolution tranquille a donné naissance à une

effervescence célébrant la langue française et l'identité canadienne-française – qui deviendra québécoise – et ce mouvement culturel s'est exprimé à travers la performance. La poésie, la chanson, et le théâtre étaient des forces majeures menant à l'affirmation culturelle québécoise et la quête pour une plus grande autonomie politique (Ruschiensky 67). *Speak White* a ainsi une fin politique; elle est un véhicule servant à refuser l'interpellation du groupe dominant anglophone. Maïsetti considère que le poème est devenu un symbole, « à la fois lieu de formulation d'une identité et preuve de cette identité » (180). En tant que symbole refusant l'interpellation, *Speak White* cherche à déstabiliser les institutions du groupe dominant.

Conclusion

Speak White fait état d'un peuple dominé, soumis, exploité, et dépourvu de pouvoir politique et culturel. Souffrant sous le régime français et réduit au statut de race inférieure sans histoire ni culture à la suite de la Conquête britannique, l'histoire des Québécois francophones, autant selon le Rapport Durham que dans

Nègres blancs d'Amérique, en est une de labeur, de survie et de résistance. C'est à cet esprit de résistance que Lalonde fait appel dans *Speak White*. Contrairement au Lord Durham, qui voit l'assimilation des Canadiens français aux institutions anglaises jugées supérieures comme la solution pour mettre fin à leur état aliéné et appauvri, Lalonde rejette cette interpellation de la classe dominante et démontre comment la langue et l'identité des Québécois sont riches; c'est la force et le lyrisme de la langue française qui peut élever la population et la sortir de sa misère, et non la prétendue supériorité de la langue et de la culture anglaises.

De plus, contrairement à Vallières, qui voit une lutte des classes comme l'inévitable moyen pour les Canadiens français de se libérer de leur sort, Lalonde utilise la poésie comme arme politique ayant le pouvoir de déstabiliser les institutions du groupe dominant en remettant en question la validité de son idéologie. En prouvant, par la performance de son poème, qu'il est possible pour les Québécois de défendre leur langue, d'affirmer leur identité et de ne pas se résigner à leur statut d'infériorité, Lalonde refuse l'interpellation sur laquelle repose le

groupe dominant pour préserver la crédibilité de son autorité.

Et le poème de Lalonde n'est pas une œuvre politico-culturelle unique, mais bien un exemple d'une vague culturelle au Québec qui provoquera des changements identitaires majeurs dans les décennies à venir. En effet, *Speak White* termine en faisant illusion à la quantité de Canadiens français qui commencent à refuser l'interpellation anglophone et qui affirment leur identité québécoise :

et comprenez notre parler de
circonstance
quand vous nous demandez poliment
how do you do
et nous entendez vous répondre
we're doing all right
we're doing fine
We are not alone
nous savons
que nous ne sommes pas seuls.

C'est par le biais d'une lecture postcoloniale de cette œuvre phare de la Révolution qu'il devient possible de saisir adéquatement la lutte perpétuelle des Québécois francophones exprimée dans le poème, qui existe par ailleurs toujours aujourd'hui : la volonté de vivre pleinement en français en Amérique; de protéger leur langue et leur culture

distinctes dans le monde; de gérer leurs propres institutions; et de pouvoir participer à la vie économique; malgré l'océan anglophone qui les entoure.

Bibliographie

- Buller, Charles, et al. *Report on the Affairs of British North America*. United Kingdom, 1839. E-book, Google Books, 2007. https://www.google.ca/books/edition/Report_on_the_Affairs_of_British_North_A/abENAAAAQAAJ?hl=en&gbpv=0. Date consultée : 12 décembre 2021.
- Culler, Jonathan. *Literary Theory: A Very Short Introduction by Jonathan Culler*, Oxford University Press, 1997.
- Durocher, René. « Révolution tranquille. » *L'Encyclopédie Canadienne*, 04 mars 2015, *Historica Canada*. www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/revolution-tranquille. Date consultée : 13 décembre 2021.
- Girard, Mario. « Petite histoire d'un grand poème. » La Presse, 7 mai 2016, https://plus.lapresse.ca/screens/b52ea324-b39d-46a1-858b-c1a9318c8f49_7C_0.html. Date consultée : 13 décembre 2021.
- Green, Mary Jean. "Locating Quebec on the Postcolonial Map." *Postcolonial Thought in the French-Speaking World*, edited by Charles Forsdick and David Murphy, Liverpool University Press, 2009, <https://doi.org/10.5949/UPO9781846319808.021>. Date consultée : 13 décembre 2021.
- Hébert, Pierre et al. *Dictionnaire de la censure au Québec : littérature et cinéma*, Les Éditions Fides, 2006, 715 p. <https://books.google.fr/books?id=kpPCydTC8IwC&pg=PA477#v=onepage&q&f=false>. Date consultée : 12 décembre 2021
- Jeanmaire, Guillaume. "Traduire La Littérature Québécoise de La Révolution Tranquille." *Neohelicon* (Budapest), vol. 47, no. 1, Springer International Publishing, 2020, pp. 195–215, <https://doi.org/10.1007/s11059-019-00512-2>.
- Journet, Paul. « Speak White, Air Canada. » La Presse, 4 novembre 2021, <https://www.lapresse.ca/actualites/chroniques/2021-11-04/speak-white-air-canada.php>. Date consultée : 14 décembre 2021.
- . [@PaulJournet] « Et j'ai quelques témoignages d'ex-employés d'Air Canada qui se

sont déjà fait dire "speak white" parce qu'ils se parlaient français entre eux 2/2. »
Twitter, 4 novembre 2021,
<https://twitter.com/PaulJournet/status/1456299302620475402?s=20>.

Lacombe, Michèle. « Nègres blancs d'Amérique. » *The Canadian Encyclopedia*, 01 May 2014, *Historica Canada*. www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/negres-blancs-damerique. Date consultée : 13 décembre 2021.

Lapsley, Rob. "Psychoanalytic Criticism", *The Routledge Companion to Critical and Cultural Theory*, edited by Simon Malpas, Routledge, 2013. pp. 78-85.

Laurendeau, Marc et Andrew McIntosh. « Front de libération du Québec (FLQ). » *The Canadian Encyclopedia*, 02 October 2020, *Historica Canada*. www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/front-de-liberation-du-quebec. Date consultée: 13 décembre 2021.

Maïsetti, Arnaud. « Speak white » de Michèle Lalonde. Gestes, postures et devenir d'une prise de parole." *Pour la poésie. Poètes de langue française (XXe-XXIe siècle)*. Presses universitaires de Vincennes, « Littérature Hors Frontière », 2016, <https://www-cairn-info.proxy.bib.uottawa.ca/pour-la-poesie--9782842924560.htm>. Date consultée : 13 décembre 2021.

Ruschiensky, Carmen. "Revisiting "Speak White": A lieu de mémoire Lost and Found in Translation." *TTR*, volume 31, number 2, 2e semestre 2018, p. 65–87. <https://doi.org/10.7202/1065569ar>. Date consultée : 13 décembre 2021.

TVA Nouvelles. « De plus en plus de PDG unilingues anglais au Québec. » *TVA Nouvelles*, 1 novembre 2021, <https://www.tvanouvelles.ca/2021/11/01/de-plus-en-plus-de-pdg-unilingues-anglais-au-quebec>. Date consultée : 14 décembre 2021

Vallières, Pierre. *Nègres blancs d'Amérique*. 1968. Kindle ed., Typo, 2011.